**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane

Herausgeber: Société de Linguistique Romane

**Band:** 34 (1970) **Heft:** 133-134

Buchbesprechung: Livres reçus : publications récentes

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

# LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

## — Ont paru dans diverses collections:

Dans la *Bibliothèque française et romane* de Strasbourg, Paris, Klincksieck, série D: Initiation, textes et documents:

Nº 3, Nico H. J. Van den Boogaard, Rondeaux et refrains du XIIe au début du XIVe s., Collationnement, introduction et notes, 342 pages, Paris, 1969.

Nº 4, Peter Wunderli, La plus ancienne traduction provençale (XIIe s.) des chapitres XIII à XVII de l'Évangile de saint Jean, xxxiv + 53 pages, Paris, 1969.

Dans les Publications romanes et françaises (Genève, Droz):

CIII, Walther von Wartburg, Hans-Eric Keller, Robert Geuljans, Bibliographie des dictionnaires patois galloromans (1550-1967), 376 pages, 1969.

CV, Philippe Ménard, Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250), 802 pages, 1969.

CIX, Françoise Joukovsky, Orphée et ses disciples, dans la poésie française et néo-latine du XVIe siècle, 171 pages, 1970.

On trouvera plus loin un compte rendu des deux premiers ouvrages.

Dans les Études romanes de Lund, publiées par Alf Lombard :

XIX, Greta Brodin, Termini dimostrativi toscani, Studio storico di morphologia sintassi e semantica, Gleerup, Lund, 1970, 243 pages (tesi di laurea).

— Le Centre d'Études occitanes de la Faculté des Lettres de Montpellier vient de publier :

Jean-Marie Petit et Jean Tena, Romancero occitan, 293 pages, Montpellier, 1969. A l'occasion d'une enquête linguistique, les auteurs ont recueilli cent deux romances populaires occitanes, qui constituent le début d'un véritable romancero occitan.

Pèire Cardenal, Troces causits, avec une introduction et des notes par Charles Camproux, n° 2 de Los pichons classics occitans. 75 pages, Montpellier, 1970.

— Nous avons reçu deux thèses consacrées à la littérature médiévale :

Arié Serper, Rutebeuf poète satirique. Bibliothèque française et romane; série C, Études littéraires, XX. Paris, Klincksieck, 1969, 182 pages.

R. Colliot, Adenet le Roi « Berte aus grans pies ». Tomes I et 2, 342 et 393 pages. Paris, Picard, 1970.

— Sous le titre Erlebnis, Sinnbild, Mythos, Wege der Sinndeutung romanischer Dichtung (un vol. relié de 335 pages, Francke, Bern und München, 1968), notre collègue Friedrich Schürr a réuni vingt et un articles qu'il a publiés autrefois dans des revues ou des recueils jubilaires. Ces études de style vont de Marie de France au poète roumain Aron Cotrus, en passant par Dante, Camões, Vigny, Unamuno et d'autres grands noms des littératures romanes. C'est un beau cadeau qu'il nous fait pour son quatre-vingtième anniversaire.

### - Revues.

Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, tomes XXXVI à XLI (années 1962 à 1967). — Il est bon de signaler à l'attention des Romanistes :

les Rapports annuels, qui donnent d'intéressantes indications sur l'activité de la Commission;

la continuation de l'étude remarquablement documentée de J. Herbillon sur les *Toponymes hesbignons* (G, année 1962, p. 103-132; Ha-, année 1963, p. 25-55; He-, année 1964, p. 81-103; Hi- à Hy-, année 1965, p. 47-76; I à K, année 1966, p. 25-49; L, année 1967, p. 27-56);

les deux derniers articles de E. Renard, sur des Textes d'archives liégeoises, année 1962, p. 133-199, année 1964, p. 105-165 (on notera dans cette dernière série des textes contenant des injures : elles sont rigoureusement identiques — ribaude, putaine, double maquerelle... — à celles du Lyonnais et du Forez, et sans doute d'autres régions de France ! p. 107 l'expression « cousin remowe », qui intrigue M. R., doit être comparée au fr. populaire lyonnais « cousin remué de germain », cf. Littré de la Grand'Côte, p. 277);

les bibliographies critiques annuelles d'E. Legros, avec la collaboration de J. Herbillon: La philologie wallonne en 1961, année 1962, p. 193-299, La philologie wallonne en 1962, année 1963, p. 181-297, La philologie wallonne en 1963, année 1964, p. 167-186, La philologie wallonne en 1964, année 1966, p. 51-127 (les mêmes bibliographies paraissent aussi dans Les dialectes belgo-romans);

O. Jodogne, Maurice Wilmotte et ses travaux de dialectologie wallonne, d'après ses lettres à Gaston Paris, année 1967, p. 57-80 (pour la petite histoire des relations de M. Wilmotte avec G. Paris et W. Cloetta);

E. Legros, L'édition de Martin Lejeune par Jules Feller, L'établissement du texte, année 1967, p. 81-128. (Le glossaire de Martin Lejeune « fourmille d'erreurs », et dans cette édition Feller a trop souvent imposé « son goût, ses préjugés et ses erreurs au détriment des auteurs qu'il croyait sans doute servir ».)

Boletin de Filologia, tomo XX, 1969, Universidad de Chile, Publicaciones del Instituto de Filologia de la Facultad de Filosofia y Educacion, 372 pages. — On trouvera, p. 349-372 classés par matières, les titres des articles contenus dans les 20 premiers tomes de cette revue, ainsi qu'un bref résumé de chacun d'eux.

P. GARDETTE.

#### COMPTES RENDUS.

Jacqueline Picoche, Un vocabulaire picard d'autrefois : le parler d'Ételfay (Somme). Un vol. in-8°, xl + 33° p.; tome VI des Publications de la Société de Dialectologie picarde, Arras, Archives du Pas-de-Calais, 1969.

On publie beaucoup depuis quelque temps dans le domaine de la philologie picarde, et, pour ne citer que ceux-là, les volumes édités par les deux sociétés de Dialectologie picarde et de Linguistique picarde se succèdent à un rythme particulièrement rapide. Un des derniers parus est celui de M<sup>11e</sup> Picoche, qui décrit et commente le parler d'Ételfay, petit village proche de Montdidier, au sud-est du département de la Somme. Traitant d'une région que les dialectologues avaient un peu négligée, il est arrivé juste à temps pour recueillir, avant leur disparition totale, les derniers vestiges d'un patois qui n'est plus connu que par quelques vieillards. Il offre en plus l'intérêt de nous présenter, illustré par 20 reproductions photographiques et une cinquantaine de croquis, un tableau de la vie rurale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Originaire de la région et familiarisée avec les problèmes dialectologiques par sa participation aux enquêtes de l'Atlas linguistique picard, M<sup>11e</sup> P. connaît parfaitement son sujet. Aussi son travail, présenté comme thèse de doctorat de troisième cycle à la Faculté des Lettres de Lille, est-il très bien documenté, explicatif en même temps que descriptif, riche en enseignements de toute sorte, et d'une portée qui dépasse le petit canton qui a été exploré. Qu'il me suffise de renvoyer aux mots rares, ou même inconnus dans le reste de la Picardie, que le dialectologue peut découvrir dans cette étude : amayur « élan pour sauter », a.utchi « regarder indiscrètement », banboch « pantoufle », a l barfondu « en faillite », bernet' « sornette », berm « ensemble des ailes d'un moulin », etc. ; il y en a des dizaines de ce genre, faisant de ce livre un très précieux apport à l'inventaire du parler picard.

Est-ce à dire qu'il est sans défauts ? Non, bien sûr. C'est ainsi qu'on y trouvera un certain nombre de fautes qui sont essentiellement des accidents typographiques. Je les signale rapidement. D'abord une ponctuation quelque peu déficiente, surtout en ce qui concerne l'emploi des virgules, et cela ne va pas sans causer par endroits des difficultés d'interprétation, dont on verra plus loin quelques exemples. Puis des fautes d'impression. Les lecteurs corrigeront facilement la plupart d'entre elles ; mais je crois utile d'indiquer ici celles qui, portant sur des termes patois ou rendant obscures certaines phrases, risquent d'égarer ou d'intriguer : p. 52, A 113 wartlotchi est à lire warlotchi ; p. 74, l. 10, lire sarbacane au lieu de sarbane; p. 111, B 14 passer des formes est à lire passer par des formes ; p. 131, B 66 : la ligne 16 du § est incompréhensible ; il y a une lacune et une interversion de mots. Lire : « influencées, la première par < ? >, la seconde par a. pic. 'chavate', fr. 'savate'; p. 139, B 85 keûrour, à lire keûfour; p. 176 bitandou, à lire bitinbou; p. 195, sous crapè C, lire \*skrappôn au lieu de \*skappôn; p. 199, sous défrétchir, l. 6, lire frektum' au lieu de fektum'; p. 243, les lignes 8 et 11 se répètent, et il doit manquer une ligne; p. 255, sous plucsinè, l. 4, rétablir cette forme à la place de pluscinè.

Pour le fond, des erreurs aussi seront à relever et quelques explications peu claires. Comment en serait-il autrement dans une matière aussi riche et aussi complexe ? Mais en réalité un certain nombre des remarques que l'on va lire seront moins des critiques que des suggestions personnelles, par lesquelles j'essaie d'aider à la solution de problèmes embarrassants, comme il y en a toujours en linguistique.

Après une Introduction qui nous présente le village d'Ételfay et ses habitants, explique l'état de délabrement de son patois, expose la méthode d'enquête qui a été utilisée, et se termine par une abondante bibliographie, l'ouvrage se divise en trois grandes parties: 1º inventaire lexicologique du parler étudié; 2º examen de la forme des mots, particulièrement dans leur phonétique et leur dérivation; 3º glossaire étymologique.

Dans la première partie, l'auteur a cherché à présenter, à travers le vocabulaire recueilli, « la vision du monde que pouvait avoir, au début de ce siècle, un paysan picard »; de sorte que « c'est l'homme qui est le véritable centre de cet exposé » et a servi de fil conducteur pour le groupement des mots. « L'ordre suivi va de ce qu'il subit (l'homme dans la nature : ciel et temps, terre et espace, le corps humain, le mouvement et l'orientation) à ce qu'il fait (les métiers : agriculture, élevage, métiers du bois, etc.; la vie domestique : le foyer, les soins du corps et le vêtement, la nourriture, le repos), pour finir par ce qu'il y a chez lui de plus individuel et de plus conscient (exercice de l'intelligence, vie affective, sociale et religieuse). » Nous trouvons là environ 2 000 mots, suivis de leurs équivalents français, et qui se retrouveront, classés par ordre alphabétique, dans l'index qui termine le volume, avec références aux différents endroits où ils sont cités. Et ce qui n'est pas un mince mérite, M<sup>11e</sup> P. a réussi, d'une façon simple et sans utiliser un seul signe phonétique, à transcrire tous ces mots en rendant exactement leur prononciation (voir p. xIV et xV son système de transcription). Il y a là un exemple que beaucoup de picardisants feraient bien de suivre, car trop souvent, faute d'une graphie suffisamment adéquate, leurs publications sont inutilisables pour le linguiste.

Voici les remarques qu'il me semble à propos de faire sur cette première partie : P. 3, A 3.  $tch\`er\`ed$   $ie\^n$  «choir d'eau». Cette équivalence n'est pas satisfaisante. En effet, dans cette construction, d ou ed équivaut non pas à la simple prépos. de, mais à de+le article fém. picard, et le groupe consonantique dly que donne la prononciation d(e) l(e)  $ye\^n$  a été simplifié en dy, par élimination de l'articulation médiane. Le cas est le même p. 10, A 24 puchi d  $ie\^n$  = non pas « puiser d'eau », mais « puiser de l'eau » ; et encore p. 16, A 48 avu d  $ie\^n$  « avec de l'eau ». On peut en rapprocher le traitement des mots commençant par l + yod, où ce groupe s'est réduit à yod : liard > yar, lièvre > yeuf, lieue > yu, etc.; si bien que «du pâté de lièvre », par ex., se dit du paté d yeuf, dy étant la réduction de dly.

P. 39, A 83 fin: « un apied: planchette placée devant le trou d'envol d'un pigeonnier où les animaux [plutôt: les oiseaux] prennent pied ». Je crois qu'il y a là confusion complète, l'interprétation par « prendre pied » ayant amené la graphie apied, ou inversement. En réalité, le mot apied n'existe pas; il s'agit de

l'apier, dérivé du lat. apiarium « ruche ». L'entrée du pigeonnier, avec planchette d'appui et trous d'accès, a été comparée à l'entrée d'une ruche (FEW, I, 103 b).

P. 40, A 84, l. 1: « pléyi: marquer un arbre pour la coupe ». Plus précisément: lu faire une plaie (a. fr. pla:er), une entaille, pour indiquer qu'il doit être abattu ».

P. 46, l. 3. motchieû « galette de torchis ». Il faut se reporter à l'index, — ce à quoi on peut ne pas penser, — pour trouver une indication étymologique, le renvoi à motte; motchieû représente en effet l'a. pic. motiau (a. fr. motel, moteau) « petite motte de terre ». Il aurait été bon de le préciser.

P. 46, l. 13. La « chaux de tournée », opposée à la chaux grasse, est une amusante méprise. Il s'agit de la chaux de Tournai, dite aussi chaux hydraulique, fabriquée dans la ville belge de ce nom, et qui arrivait dans le nord de la France par wagons de chemin de fer. M¹¹e P. est trop jeune pour l'avoir connue, pas plus qu'elle n'a pu connaître le porlan [mot qui ne figure pas dans son livre], c.-à-d. le ciment qui, à une époque où l'on n'en fabriquait guère en France, arrivait par bateaux, à Boulogne, de la ville anglaise de Portland.

P. 55, A 103, l. 14 : dé pénô « sorte de chaussettes russes ». Qu'est-ce que ce mot ? Ici aussi il faut se reporter à l'index pour apprendre qu'il s'agit du mot panneau, dérivé du lat. pannus « morceau ou pan d'étoffe ».

P. 56, A 107. La description du sabot à patin n'est pas claire : « semelle de bois tenue sur le dessus du pied par une bande de cuir et monté (sic; à lire montée) sur une sorte de cylindre métallique ». On ne voit pas bien ce que pouvait être ce cylindre, ni comment on pouvait marcher dessus.

P. 69, l. II :  $i\ babil$  est à traduire par « il babille », au sing., et non par « ils babillent », au plur. Ce pluriel serait  $i\ babilt$ , avec t final articulé.

La deuxième partie, qui va de la p. 107 à la p. 154, présente dans un premier chapitre « les oppositions phonétiques qui existent entre le parler d'Ételfay et le français ». C'est là une façon de présenter les choses qui peut paraître surprenante, mais qui s'explique par le fait que l'évolution du picard a été sensiblement parallèle à celle du français et qu'une comparaison de terme à terme est presque toujours possible. L'auteur pouvait ainsi faire l'économie d'une histoire phonétique de son patois, en ne s'attachant qu'aux divergences qui séparent les deux langages. Un second chapitre dresse l'inventaire des préfixes et des suffixes utilisés dans le parler d'Ételfay.

Voici ce que j'ai noté au fil de ma lecture :

P. 107, l. 12: « Une voyelle atone autre que e peut s'amuïr ; ex. frèn' = farine, kminchi = commencer ». Cela semble laisser croire que c'est un a qui a disparu dans frèn' et un o dans kminchi. Or il n'en est rien, puisque l'a. pic. avait ferine et quemenchier. — De plus, à partir de : « Il est difficile de savoir quel était le timbre de la voyelle disparue dans les mots où k et g initiaux étaient en latin suivis d'un a atone », toute la fin du développement me paraît inutile. L'auteur pose là un problème qui en réalité n'existe pas. Ainsi  $kv\hat{o}$  ne peut continuer qu'un ancien keval; ce n'est pas parce qu'on trouve actuellement une forme à cavalon, probablement formée sur cavalier plutôt que remontant à caballus, que  $kv\hat{o}$ 

viendrait de \*caval. Justement l'a, quand il existait en a. pic., n'a pas disparu; ainsi dans cavie $\hat{u}$  « cheveux » < a. pic. caviaus, en face de  $kve\hat{u} <$  a. pic. keveus.

P. 108-109, B 4: « a atone libre... peut se conserver en syllabe prétonique interne : acatè « acheter », 'ecayon = a. fr. escheillon ». Paragraphe inexact : dans les deux exemples cités l'a était entravé, et non libre : ad-captare d'une part, \*skalyone d'autre part.

P. 109, B 5. «La diphtongue ai s'est réduite à a dans aji « êtres d'une maison » < a. fr. aisiers ». Sans doute aisiers peut donner aji dans le parler d'Ételfay; mais pourquoi recourir à cette forme très rare, alors que le vieux franç. et le vieux pic. avaient la forme courante agis, venant du lat. \*adjectos (FEW, I, 33<sup>b</sup>)?

P. 110, B 11 : « gn ferme en  $\acute{e}$  un a atone précédent :  $\acute{e}gne\^{u}=$  fr. anneau ». Mal présenté ;  $\acute{e}gne\^{u}$  ne s'explique qu'à partir de l'a. pic. aniau, avec n mouillé.

P. 113, B 22. « En finale absolue,  $w\hat{e} = \text{fr. } wa$  se ferme en wi: fwi = fois... Même chose dans fwin' = faine ». Ce n'est pas clair, le français ne présentant dans ce mot ni  $w\hat{e}$  ni wa, et le picard pas davantage. Il convient de préciser qu'en picard un w s'est normalement développé dans faine entre la labiale f et le son  $\hat{e}$ , d'où  $fw\hat{e}n'$ , qui s'est fermé en fwin'.

P. 114, B 24. Deux des exemples donnés sont à préciser : crémiyon repose sur carmeill(ère) xIIIe s., crameill(ère), et non sur crémaill(ère); erniyi sur reneier, et non sur renoyer; i ne peut en effet venir que de ei, non de ai ni de oi.

P. 116, B 30, § 2 b. « úou provient de la diphtongaison de o bref tonique lat. suivi de k intervocalique devenu w au contact de voyelles vélaires, ex. fu < fŏcu = feu ». Cela demanderait des explications. En effet, jusqu'à ces dernières années, les auteurs de traités de phonétique française expliquaient que, dans un mot du type  $f\delta cu$ , le c s'est purement et simplement effacé, sans doute à l'étape g ( $f\delta cu$  étant passé à \* $f\delta gu$ ), au lieu d'évoluer en yod, parce qu'un élément palatal ne pouvait se développer entre deux voyelles vélaires (Schwan-Behrens, trad. O. Bloch, § 145; Pope, §§ 227, 543; Bourciez, 9e éd. 1958, § 126 H; Gossen, § 25; etc.). Seul Fouché, dans sa Phonét. histor., t. III (1961), p. 506, 629, 631, avance la thèse de la transformation en w du c latin. C'est cette théorie qu'adopte M<sup>11e</sup> P., admettant par suite une évolution (qu'elle ne précise pas)  $t\delta cu > t\delta gu > t\iota ogo > t\iota ogo > t\iota ogo > t\iota owo > tu owo > t\iota owo > tu owo > tu$ que jusque-là on posait le développement  $t \delta cu > t \delta gu > t \delta u > t u \omega > t$  $fx^w > fx$  et fu. — La suite est tout à fait obscure : « fu (fócu) = feu, et vraisemblablement avul (abóculu) = aveugle : ici, le c n'ayant pas été conservé artificiellement, comme en français a pu aboutir à w » (je respecte la ponctuation du texte). Ce § me semble bien mal venu. Sur quoi porte «ici»? sur avul seulement, ou aussi sur fu et en même temps sur tous les mots qui présentaient en latin un c entre deux voyelles vélaires? Et ne faut-il pas lire, en déplaçant la virgule : « ... conservé artificiellement comme en français, a pu... »? Et qu'entend l'auteur par cette « conservation artificielle » du c? Et encore comment une consonne «qui n'a pas été conservée » peut-elle aboutir à une autre consonne ou à une semi-consonne ? J'avoue ne pas comprendre.

P. 116 bas. Dans femelle, recevoir, il n'y a jamais eu de eu atone initial, mais

- P. 118, B 33. Dans puvwèr, truvè, pruvè, le u correspond bien à ou du fr. pouvoir, trouver, prouver; mais il faut partir, pour expliquer ces trois infinitifs, des formes anciennes povoir, trover, prover, où c'est o, et non ou, qui est passé à u. De même pour jwè il faut partir de joer.
- P. 118, B 34. nèn'par ne s'explique pas « par l'analogie de hètpar ». C'est l'aboutissement de l'a. pic. ne une part « pas une part ». gaziou est-il une « forme dissimilée de gosier », lequel viendrait de \*gausia < gaul. \*geusiae (p. 217) ? Je verrais plutôt dans ce mot le radical onomatopéique gaz-, que l'on retrouve dans gazouiller, et qui serait la forme normanno-picarde de jaz-, fr. jaser.
- P. 119 haut, l. 3: rsan.nè vient plutôt, me semble-t-il, de \*re-similare (dér. de similis) que de \*re-simulare. — Les interversions  $\tilde{e}/\tilde{a}$  et  $\tilde{a}/\tilde{e}$  sont surtout fréquentes dans l'est du domaine, en Vermandois et en Cambrésis, et cela depuis la fin du moyen âge. D'une part  $\tilde{e}$  était senti comme tellement caractéristique du picard qu'il a pu se substituer à  $\tilde{a}$ ; d'autre part un fait de prononciation est sans doute intervenu, qui expliquerait le passage de ã à ē par l'intermédiaire d'une diphtongue  $\dot{e}\dot{a}$  à deux sommets. L'évolution a été vraisemblablement la suivante :  $\dot{\tilde{a}}>_{\tilde{e}}\dot{\tilde{a}}>\dot{\tilde{e}}\dot{\tilde{a}}>\dot{\tilde{e}}$ . On trouve, en tout cas, ces différentes étapes dans les patois actuels. — A propos de tan et de tin « temps », je citerai l'expression très curieuse de Mesnil-Martinsart : ed tinz in tan « de temps en temps », où le mot a successivement les deux prononciations. — Dans mand(u)care > \*mandjyare >mengier, le passage de  $\tilde{a}$  à  $\tilde{e}$  a été facilité par la présence de l'affriquée palatale djy qui suivait. — Quant au passage de  $\tilde{e}$  à  $\tilde{a}$ , il avait eu lieu dès le plus ancien picard dans les mots où e latin était entravé par m + consonne (surtout ml); d'où tempus > tans, trem(u)lat > tranle, sim(i)lat > sanle, in sı̃mul > ensanle, exemplum > essanple.
- P. 119, B 36. « manyi = meunier ». L'a. pic. mounier devenu mon.nier a dû être influencé par manne. Cf. le nom du garçon meunier, qui était le cache-mannées « celui qui allait chercher les mannes de blé ».
- P. 124, B 48. Sur aji voir la remarque du § B 5. L'explication à partir de *aisiers* est d'autant moins plausible que l'auteur déclare que l'évolution de zy en j qui aurait eu lieu dans ce mot « est tout à fait isolée à Ételfay ».
- P. 128, B 62. « ty et dy ont tendance à se palataliser ». Dire plutôt : à devenir les affriquées tch, dj.
- P. 129, B 64. criyon « grillon » a dû être influencé par cri, crier, cricri. Pour cadou, voir plus loin la remarque sur la p. 183.
- P. 130, l. 1. Pour govieû et kove, dont le sens peut être inconnu de beaucoup de lecteurs, renvoyer à la p. 220.
  - P. 135, B 80. diminch = dimanche « ne possède pas un phonétisme entièrement

picard; on attendrait dimink ». Cela n'est pas exact. Diminch < a. pic. diemenche, venant de \* $dia\ domin(i)ca$ , est aussi régulier que panch < pantica « panse », granch < granica « grange », manch < manica « manche », tiyach < \*tiliaticu « résistant comme la tille », etc., tous mots en usage à Ételfay. Si en face on a pok « poche », bouk « bouche », mouk « mouche », plank « planche », fourk « fourche », etc., c'est que, dans ces derniers mots, le k a toujours été précédé immédiatement d'une consonne (germ. \*pokka, lat. bucca, musca, planca, furca) et est resté dur, tandis que dans les précédents le k de la termin. -ica, n'étant venu derrière consonne qu'après effacement d'une voyelle atone, s'est palatalisé comme en français (Gossen, p. 78, § 41, 3° a).

P. 141, B 93.  $\delta$  radou est expliqué comme formé du préfixe intensif ra +l'adj. doux. Je ne crois pas que ce soit exact. Je vois là une formation r- intensif + a. fr. ados « appui, soutien », dér. de ad + dorsum; proprement : « endroit où l'on s'appuie par le dos (pour s'abriter du vent ou de la pluie) ». Tel est bien, d'ailleurs, le sens qui a été donné p. 3, § A 3.

P. 148, B 129. L'explication de poutinton « pot servant à puiser dans la seille » part pot + en + t + on me semble très hasardée ; deux « éléments » vagues et deux t de liaison paraissent excessifs, d'autant plus que la liaison avec le t final de pot prononcé pou ne se comprend pas. Peut-être pourrait-on partir du diminutif a. fr. potet « petit pot », d'où l'on aurait tiré un nouveau diminutif \*poteton « pot tout petit » (conformément aux séries broche > brochet > brocheton, croc > crochet > crocheton, ail > aillet > ailleton, etc.), lequel \*poteton serait devenu potenton par nasalisation de la syllabe intérieure sous l'influence de la syllabe nasale finale, et sous l'influence aussi de cet autre mot, de forme tout à fait voisine, potinton, qui désigne « la partie horizontale du manche de la bêche », et qui dérive, lui, de l'a. fr. potente « bâton d'appui en forme de T ».

Nous arrivons ainsi à la troisième partie, constituée par un glossaire étymologique. Les articles en sont consacrés « aux mots qui n'ont pas d'équivalent phonétique en français et qui ne peuvent pas être rapprochés facilement de mots français ayant le même étymon, mais une structure différente ». 433 mots sont ainsi étudiés en détail, dont beaucoup étaient difficiles à interpréter, dont un certain nombre résistent encore à l'explication. Naturellement, et M11e P. l'indique elle-même p. xiv, le FEW de von Wartburg a fourni la plus grande partie des références; mais dans les cas douteux l'auteur a rapporté et discuté les hypothèses proposées par différents étymologistes, et souvent indiqué sa conclusion personnelle. Il y a là, de la p. 155 à la p. 278, une masse de documents rassemblés des sources les plus diverses (à preuve les quelque 300 titres de la bibliographie); et cette longue et minutieuse étude constitue un embryon de dictionnaire étymologique du picard, qui rendra de très grands services, car nous ne possédons pas en ce domaine un instrument de travail véritablement valable, le vieux Glossaire étymologique du patois picard de Jouancoux (1880) étant incomplet et trop peu sûr.

Voici encore un petit lot de remarques :

P. 158. aji. Voir ce qui a été dit plus haut sur les p. 109 et 124.

P. 160. ansè « haleter ». L'explication à partir de l'onomatopée han! ou du lat. \*afannare « se fatiguer », d'où ahaner, ahan, me paraît peu satisfaisante. D'où viendrait l's? Or « haleter » se disait hasler en a. fr., venant du lat. \*assulare précédé d'un h expressif. Assulare de son côté est un dérivé de assare « brûler, rôtir »; et l'on peut se demander si assare n'aurait pas pu donner (h)anser « haleter de chaleur », avec h expressif et n parasite qu'on trouve dans nombre de mots picards (manchon = maçon, chimentière = cimetière, etc.).

P. 161. a par mèn « à part moi ». Cette interprétation est inexacte ; par ne vient pas de partem, mais de per ; cf. les expressions de l'a. fr. par lui, par soi « à lui seul, à soi seul, de lui-même » ; par mon cors « à moi seul ». Ainsi la Folie Tristan de Berne, alléguée par M<sup>11e</sup> P. d'après R. Emrik, donne au v. 237 : Par moi sui venuz « je suis venu seul » (< lat. per me). On dit ailleurs en par mi. Le a et le en servent simplement à renforcer per, qui indique la manière.

P. 163. s'arluzè. Je rapporterais volontiers ce verbe, ainsi que les mots lusette « hochet, amusette », luzot « fainéant », lusiner « perdre son temps », etc., non pas à l'idée de lumière (lux, lucere, comme le fait le FEW, V, 479), mais à l'idée de jeu : lat. lusus et son dérivé allusio. S'arluzer c'est proprement « se jouer, s'amuser, passer son temps à des riens » ; une arluzette est une « amusette », une « chose frivole », une « futilité ». Le lat. allusio « action de jouer » (de ad + lusus), avec dissimilation du premier l en r, me semble rendre parfaitement compte de ces deux dernières formes.

P. 165. a.utchi « regarder indiscrètement ». Évidemment ce verbe ne s'explique ni par \*huccare « appeler » ni par \*hukôn « entasser ». Je propose d'y voir un dérivé du lat. ostium « porte ». Ce mot a donné (h)uis en a. fr. et a. pic.; puis (h)uis s'est réduit à h(us) en picard lorsque la diphtongue ui était encore descendante, c.-à-d. avant le xiiie s. (cf. hus dans Aiol, v. 5230). Puis encore l's final est passé à ch en Artois, Ternois, Flandre et Douaisis, d'où huch et son dérivé huchié « huissier » (och à Lille; et rapprocher pectus > pis > pich; germ. huls > hos > uch « houx »). En rouchi actuel la porte se dit uch, en particulier dans l'expression al uch! « prends la porte; sors, va-t'en! » et un diminutif en est uchlé (huchelet) « petite porte s'ouvrant dans une plus grande; partie supérieure d'une porte coupée en deux dans le sens de la hauteur ». Peut-être est-ce de telles formes que proviendrait uchi > utchi, d'où a.utchi « jeter un coup d'œil par l'huis », et par suite « regarder indiscrètement ».

P. 166. avnè « mauvaise odeur ». Ce mot n'a rien à voir, me semble-t-il, avec venenum. Il est certainement le continuateur d'a. pic. avesnée, avenée, dérivé de vesne « vesse », vesner, vener « vesser », lequel verbe vient du lat. vulg. \*vissinare, dimin. de vissire (attesté dans les gloses), qui a donné vessir, remplacé par vesser. A vesner, vener se rattache également le mot venette « peur ».

P. 168. baru, bareu « sorte de brouette ». L'explication par le lat. \*birotium (FEW, I, 374) est tentante. Je fais cependant remarquer, à l'appui de l'étymon german. bahre « civière » que j'ai proposé autrefois, que l'angl. barrow, qui est évidemment le même mot, se disait barrewe en moyen angl., venant de l'anglosax. \*bearwe, dérivé de beran « porter » (d'où francique bera, all. bahre « civière »). Je signale aussi que, pour désigner une « brouette », l'angl. dit wheel-barrow et

que plusieurs parlers picards disent de même baru à reues (« à roues »), ce qui implique que le baru était primitivement un instrument sans roues servant à porter les fardeaux. La forme première aurait été béru (cf. le mot bere du moyen français), employée encore en divers lieux, et baru résulterait non de la contamination avec barre, mais de l'alternance er/ar qui a modifié quantité de mots en moyen français et en moyen picard.

- P. 172. berlu « écervelé ». Étant donné que la forme la plus ancienne du mot est bellue « conte en l'air », et non pas \*beslue, l'étymologie par \*bis-luca ne me paraît pas satisfaisante. Je préfèrerais partir de la racine gauloise \*bel- « brillant », que le FEW, I, donne p. 322 sous \*belos, et qui a dû produire provenç. beluga « étincelle » (avec le même allongement en u), langued. belé « éclair, éclat de lumière », a. fr. belluette « étincelle » (devenu bluette au XVIe s.), belluer « éblouir ». Il y aurait eu ensuite dans bellue passant à berlu(e) dissimilation du premier l, comme dans allusio vu plus haut.
- P. 176. d bitinbou « d'un bout à l'autre ». Le premier élément bit- ne doit pas représenter l'a. nord. bitti « poutre » ; mais représente-t-il une forme dissimilée de bout, l'expression primitive ayant été de bout en bout ? On peut en douter, en particulier parce qu'en d'autres endroits de Picardie, en Vimeu par ex., on dit <sup>e</sup>d bistinbou, avec s dans le premier élément, expression qui est tout à fait parallèle à <sup>e</sup>d bistincuin (Ailly-sur-Noye, Mesnil-Martinsart, etc.) « de biais, de travers », et aussi à <sup>e</sup>d bistrac « id. » (voir plus loin débistrac, p. 198). Nous devons donc être en présence d'une racine bist-, qui reste à déterminer.
- P. 181. bugni « chercher à se souvenir ». Ce verbe vient peut-être de \*bunia « souche, tronc d'arbre ». Mais il peut aussi s'expliquer à partir du même étymon que buziyi et businè « réfléchir », verbes dérivés de buse (oiseau). En effet FEW, I, 655, cite sous buteo le verbe busener « rester inactif, musarder, s'occuper à des riens ». Or busener a pu devenir buz'ner, puis bunner, attesté en différents points de la Picardie, et aussi bu(n)nier, d'où bugner, bugni.
- P. 182. caban, s. m. « cabane ». Il aurait été bon de rappeler que le mot s'applique aux « niches d'un pigeonnier » (p. 39 bas).
- P. 183. cadou « fauteuil ». Le point de départ ne peut être gade « chèvre », mot inconnu en Picardie. J'y verrais plutôt un composé de ca-, préfixe très fréquent en picard, mais sans valeur précise ici, et de ados « appui pour le dos ». Voir la note sur ô radou, p. 141.
- P. 188. carmèn « charogne ». Je signale, pour compléter l'explication, que Du Cange donne le bas lat. carmenum au sens de « tarif du prix des viandes fixé par des officiers publics ». Il y a eu ensuite extension de ce sens à celui de « viande de mauvaise qualité ».
- P. 198. débistrak « en mauvais état ». FEW, I, 343 b « ne parle pas de ce mot, mais rattache pic. vabistoquer « réparer grossièrement » à flam. bestooken, besteeken « parer, rendre beau ». C'est exact. Mais de bistrac est cité un peu plus loin, p. 377 a sous bis « deux fois », avec la traduction « de çà de là », ce qui n'explique pas grand-chose.  $M^{11e}$  P. propose d'expliquer débistrak par dé-, préfixe à valeur négative + radical bist- de bestooken + r consonne de liaison + suff. -ak. Cela me semble difficile à admettre, car le radical des mots qui sont dérivés de

bestooken, à savoir abistoquer, rabistoquer, débistoquer, etc., est bistoc- et non bist-. Voir d'ailleurs la remarque sur la p. 176.

P. 201. djilèt' « membre inférieur ». Je me demande si ce mot ne doit pas être mis en relation avec l'ancienne expression faire gile, expression « vulgaire » d'après Oudin, et qui signifiait « se sauver, prendre ses jambes à son cou » ; cf. Régnier, Sat. XI : « Le guet vient : la quenaille fait gille » (= la canaille se sauve) ; Ovide burlesque, 15 : « Dame Astrée... Fait gile au ciel et fuit la terre ». On disait aussi giller et engiller : Hauteroche (dans Le Roux, Dict. comique) : « Allons, vite, qu'on gille! » ; Suite du Mariage de Jeannin, v. 468 : « et soubit' il engille » (Saint-Quentin, 1648). Ces expressions s'expliqueraient par le fait que saint Gilles s'enfuit de son pays et se cacha de peur d'être fait roi ; ou, selon d'autres, par le fait que le Gille de la foire s'enfuit quand on le menace. (Voir Littré, s. v. gille et engiller.) Le mot gile (djil), que l'on ne comprenait plus, serait devenu, par étymologie populaire, le synonyme de quille (tchil) « jambe » et de guibole (djibol), et aurait donné le diminutif djilèt'.

P. 207. a l'égarouyèt' « les jambes écartées ». Cette expression, qui vient du pic. garet « jarret », est à expliquer. Porter un enfant à l'égarouyèt', c'est le porter à cheval sur les épaules, les jambes écartées, ou le porter sur son dos, les jambes de chaque côté des reins et les bras autour du cou du porteur. L'enfant repose ainsi par les jarrets sur les épaules ou sur les hanches de celui qui le porte. Certains parlers disent à l'ékarouyèt', par influence sans doute de écart, écarter.

P. 209. éral « oreille ». Dans éral pour oreille il n'y a pas eu « substitution de suffixe », mais simplement ouverture de é devant l mouillé (écrit ill) qui ensuite a perdu son mouillement. Dès le XIIIe s. on trouve des formes comme solail pour soleil, consail pour conseil, aparail (d'où le plur. apparaux) pour appareil, etc.; cf. la rime s'aparaille: bataille dans Mahomet, v. 1723, an 1258. Dans les textes en moyen picard provenant de Ham et de Saint-Quentin, on trouve de même oiraille pour oreille, candaille pour candeile (< candēla); et encore actuellement dans le Santerre et le Vermandois boutal correspond à bouteille, cornal à corneille, etc.

P. 210. ertrèn (= \*retrit) «flétri, ridé », déclaré «d'origine inconnue », ne serait-il pas une autre forme de retrait « replié sur soi, ratatiné », part. passé de retraire < retrahere, peut-être sous l'influence de rétréci ? L'infinitif pic. retrire, en face de retraire, serait analogique de l'a. fr. contrire « broyer, écraser » (dérivé du lat. contritus), en face de contraire, même sens (qui vient de contrahere), ou de la forme confire < conficere, en face d'a. fr. confaire « achever ».

P. 212. ézi; d'où tou-t-a l ézi « tout doucement ». Le mot est expliqué par l'a. pic. aisié « qui est à son aise », tout comme aji « êtres d'une maison » l'était par aisiers. Mais pourquoi le groupe zy de aisié n'a-t-il pas abouti à j? Et pourquoi la diphtongue initiale ai ne s'est-elle pas réduite à a? On attendrait ici aussi aji. D'autre part, si l'on voit bien ce que veut dire à l'aise, que peut signifier à l'aisié? En fait, l'auteur a mal analysé cette expression, qu'il faut couper tou-t-a lézi, et qui correspond à tou-t-a lwézi « tout à loisir », la forme lézi présentant l'amuïssement régulier du r final et la réduction à é de la diphtongue wé.

P. 217. galoubyi « gamin ». Ce mot continue vraisemblablement l'a. fr. galobier

« débauché, mauvais sujet, vaurien », lequel peut être formé des deux verbes galer « s'amuser » et lober « tromper », mais tout aussi bien du préfixe ga- (a. francique wala « idée d'excellence, de force ») + lober. Quant au sens, il était facile de passer de « mauvais sujet, vaurien » à « jeune polisson » et « gamin ».

P. 217. garipén' « terrain inculte ». A la suite de FEW, II, 408, M¹¹e P. rattache ce mot au pré-lat. \*carra « pierre », ce en quoi elle a tout à fait raison. Mais elle ajoute, toujours d'après Wartburg, « carra, qui est l'étymon de garrigue », et cela est fort douteux. J. Hubschmid a en effet montré dans ses Sardische Studien, p. 93-97, qu'il fallait soigneusement distinguer la base \*karr- « chêne » de la base \*karr- « pierre », et que par conséquent ni le mot garrigue « lande couverte de taillis peu épais de chênes » ni le nom du chêne garric ne peuvent se rattacher à \*carra « pierre ». Et la preuve en est, dit-il, qu'en Gaule les dérivés de pré-i.-e. \*carra « pierre » apparaissent toujours avec un k- (c ou ch prov., ch franç.) et jamais avec g- dans le domaine de garrica. — J'ajoute d'autre part que l'élargissement -ipp- du radical carra est lui aussi pré-i.-e., ainsi que la désinence -ēna.

P. 217. gaziou « gosier ». Voir la remarque sur le § B 34 de la p. 118.

P. 228. jinglè « ruer ». Ce verbe doit représenter une forme gingueler dérivée de ginguer « sursauter », forme nasalisée de giguer « gambader, folâtrer », venant de gigue « jambe », avec influence de jongler.

P. 230. lalat' « caresse ». Je ne vois pas comment on peut arriver à cette forme avec t final articulé en partant de l'adv. là. Une « caresse » se disant une flate en picard (subst. verbal de flatter « caresser avec la main »), je propose le redoublement flaflate, écrasé en lalat'.

P. 231. lari. La forme la plus anciennement attestée (Chanson de Roland) et qui est restée la plus courante dans la vieille langue est lariz, avec z final = ts. C'est une indication en faveur de l'étymon lat. \*latericius.

P. 233. luzinè « musarder ». Je rapprocherais ce verbe de arluzè, vu plus haut, et le rattacherais comme lui à lusus « jeu », plutôt qu'à lux « lumière ». Lusiner c'est en effet « perdre son temps à des riens, à des amusettes ».

P. 241. mon « chez ». Indiquer que l'évolution est la même pour mon, écrasement de maison, que pour chez signifiant « à la maison de » < a. fr. chiese < lat. casa.

P. 246. muzèt' « musaraigne ». Ce mot continue l'a. fr. muset, fém. musette, et il est à rattacher non pas au lat. mus « rat, souris », mais au lat. vulg. musum « museau ». La musette est la souris « au mince museau », appelée en divers endroits d'une façon plus complète séri (« souris ») muzèt'. Or on sait que le museau de ce petit rongeur est particulièrement long et effilé.

P. 248. nunus' « bagatelle ». Mot venant de nullus, d'après FEW, VII, 232. J'en doute. J'ai proposé jadis d'y voir un redoublement de la syllabe médiane de minutieux, dérivé du lat. minuta « chose menue », et mot bien connu en picard, dont on a même tiré la forme minusri (Vimeu) « minutie, fignolage ». Un nunu est un « individu qui s'occupe à des riens »; nunuter c'est « passer son temps à des choses insignifiantes »; des nunuteries ce sont « des riens, des bagatelles, des babioles ». L's final d'Ételf. nunus' pourrait s'expliquer par l'analogie de l's final fortement articulé des formes redoublées titis', tatas', gugus', pipis'.

P. 250. ouch, cri pour appeler les porcs, déclaré « d'origine obscure », est simplement une onomatopée imitant le grognement de ces animaux.

P. 261. répiyé « festin » = répillet. Mot dont l'explication est encore à trouver. On peut le rapprocher de répillage, utilisé dans le Nord-Amiénois et qui signifie « repas plantureux, en particulier repas donné par le cultivateur à ses moissonneurs quand la dernière gerbe est rentrée » (ce qu'à Ételfay on appelle la tart', p. 57, A 108). Ce dernier sens, très précis, permet, semble-t-il, de le rattacher au mot épi : ce serait le « repas fêtant la rentrée du dernier épi ».

P. 262. réyu, dans l'expression cardon réyu. « Si ce mot venait de raie, il aurait la forme \*rwéyu », note M<sup>11e</sup> P., qui n'en connaît pas le sens et ne sait comment l'expliquer. Peut-être pourrait-on le rattacher à l'a. fr. reille < regula « baguette, tringle, barreau », et au verbe reillier, dont le part. passé a le sens de « rayé, ridé » (Godefroy). Reillu (réyu), formé sur le modèle de feuillu, branchu, moussu, etc., signifierait alors : « (chardon) dont les tiges et les feuilles présentent des raies, des côtes, des nervures en relief ».

P. 263. ringan « rancunier ». M<sup>11e</sup> P. écrit que l'étymon lat. rumigare « serait phonétiquement possible ». Je ne le crois pas ; rumigare a donné rungier en a. fr., remplacé par ronger, mais ne peut donner \*renguer, avec g dur, verbe d'ailleurs inconnu, d'où viendrait ringan. L'étymologie reste à trouver.

P. 267.  $rtre^n$  a été examiné plus haut sous  $ertre^n$ .

P. 272.  $tch\`er$  « tomber ». « Les formes attestées en a. pic., à savoir caoir, keoir, keoir,  $che\~ir$ ,  $che\~ir$ , ne permettent pas d'y voir un représentant direct de  $cad\`ere$  (sic) accentué à la manière du latin classique. Il doit s'agir plutôt d'une simplification du groupe tchw- ». Cela me paraît bien vague. Où pouvait-on rencontrer le groupe tchw-? Et d'autre part, si la forme querre, prononcée  $tch\`er$  actuellement, est trop récente pour venir directement du lat. class.  $cad\~ere$ , il est à présumer qu'elle provient de la forme  $k_{\'e}\~ir$ , qui a dû passer à keyr, avec déplacement d'accent (Bonnard et Salmon, Gramm. de l'a. fr., p. 43, citent  $flooremath{queyr}$  parmi les formes de l'infinitif de  $flooremath{cheoir}$ ); puis  $flooremath{queyr}$  s'est simplifié en  $flooremath{queyr}$  parmi les formes de l'infinitif de  $flooremath{cheoir}$ ); puis  $flooremath{queyr}$  s'est simplifié en  $flooremath{queyr}$  parmi les formes de l'infinitif de  $flooremath{cheoir}$ ); puis  $flooremath{queyr}$  s'est simplifié en  $flooremath{queyr}$  par une évolution parallèle à celle de  $flooremath{queyr}$  s'est  $flooremath{queyr}$  par  $flooremath{queyr}$  par une évolution parallèle à celle de  $flooremath{queyr}$  s'est  $flooremath{queyr}$  pre $flooremath{queyr}$  par  $flooremath{queyr}$  par une évolution parallèle à celle de  $flooremath{queyr}$  s'est  $flooremath{queyr}$  pre $flooremath{queyr}$  even  $flooremath{queyr}$  par  $flooremath{queyr}$  par flor

P. 274. *titis*' « minutieux ». L'origine du mot n'est pas indiquée. Je pense qu'il s'agit de la répétition de la dernière syllabe de *Batis*' « Baptiste », ce nom étant parfois l'équivalent de « niais, sot ». *Tatas*' en est une variante.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire, car l'ouvrage est dense et chacun de ses paragraphes donne matière à réflexion. Bourré de faits, posant nettement les problèmes et s'efforçant de les résoudre, il présente d'un bout à l'autre un intérêt soutenu. Il a le grand mérite, à partir d'une enquête locale, d'en élargir la portée et d'examiner des questions qui intéressent l'ensemble du domaine. Bref, c'est une des plus riches monographies que nous possédions d'un parler picard.

L.-F. FLUTRE.

Walther von Wartburg, Hans-Eric Keller, Robert Geuljans, Bibliographie des dictionnaires patois galloromans (1550-1967). Nouvelle édition entiè-

rement revue et mise à jour. (Publications romanes et françaises, CIII.) Genève, Droz, 1969, 376 pages.

Une bibliographie bien faite est une aubaine pour le chercheur : elle lui évite de longs tâtonnements, elle lui suggère des pistes nouvelles. Mais, pour en rédiger une il faut beaucoup de patience et cette forme de désintéressement qui fait accepter d'écrire une œuvre nécessairement incomplète et dépassée le jour même où elle paraît. M. von Wartburg nous avait rendu un grand service en publiant en 1935 sa Bibliographie des dictionnaires patois, qui était celle des documents réunis pour le FEW. En 1955 M. Keller avait donné un supplément, groupant les ouvrages plus récents, et d'autres, plus anciens, qui avaient échappé à la première collection. La nouvelle édition qui vient de paraître reste foncièrement fidèle à la première : même présentation, même groupement des documents, même habitude de donner une opinion sur l'ouvrage présenté ; elle demeure l'œuvre de M. von Wartburg. Cependant elle a le droit de se dire « entièrement revue et mise à jour ». Il est certes difficile d'apprécier le nombre des ouvrages nouveaux, la numérotation n'étant pas la même, mais on constate que la 1<sup>re</sup> édition avait 146 pages, et celle-ci en a 376.

Parmi les innovations j'ai remarqué: la collection d'ouvrages d'onomasiologie, qui occupe les nos 1.8 à 1.87; le développement donné aux explications et aux jugements portés sur les ouvrages les plus importants, surtout lorsqu'ils sont demeurés manuscrits; le changement d'attribution d'une région à un domaine linguistique (cas du Roannais dont je parlerai plus loin); l'abandon de l'ancienne numérotation pour une plus moderne. Il y en a d'autres, auxquelles j'ai porté moins d'attention.

Cet ouvrage, dans sa nouvelle édition, sera très utile aux chercheurs, comme l'a été la première. Les auteurs me permettront cependant, suivant la règle du jeu, de présenter ici quelques remarques.

2.2.15.32 à 35. Les ouvrages de Louis Mercier, de S. Vurpas, de J. Meunier, de l'abbé Comby, intéressent les patois de quatre localités du Roannais (Coutouvre, Saint-Denis-de-Cabanne, Charlieu, Belleroche), toutes les quatre de type nettement francoprovençal, même si leur patois a perdu les voyelles finales, comme il arrive dans le nord de ce domaine. Comment se fait-il qu'elles se trouvent placées en Bourbonnais, dans le chapitre des patois français? L'erreur se trouve déjà à la page 33, dans l'Introduction: « La province du Lyonnais est la plus occidentale du domaine francoprovençal. Cette région comprend le département du Rhône et une bonne partie de celui de la Loire: le nord de ce dernier (le Roannais) est français... » Certes, le centre de la plaine de Roanne est aujour-d'hui francisé, parce qu'on n'y parle plus patois, mais les montagnes qui l'entourent, à l'est et à l'ouest, ont conservé leur patois francoprovençal.

2.3.7.1.2. Il s'agit ici de l'enquête sur les patois de la région lyonnaise, faite autrefois par L. Clédat auprès de correspondants, pour la plupart instituteurs, enquête restée manuscrite. La description de ce manuscrit n'occupe pas moins d'une page et les deux tiers d'une autre, en petits caractères; aucun autre ouvrage n'occupe une place aussi importante. Nous avons donc l'impression qu'il s'agit là d'un document exceptionnel, qui « vaut le voyage » comme disent

les guides gastronomiques. Or il n'en est rien. On avoue d'ailleurs que « ces matériaux [ont] été obtenus par correspondance et que Clédat [s'est] adressé exclusivement à des personnes instruites (instituteurs, directeurs d'école, élèves à l'École normale, maires, etc.), qui, souvent, n'habitaient plus la localité du patois de laquelle elles témoignaient » — ce qui est une méthode déplorable —, mais on termine de curieuse façon : « ils sont importants et précieux » ! Comment des documents obtenus avec une telle méthode peuvent-ils être importants et précieux ? On nous donne, d'ailleurs, p. 246, un exemple du questionnaire : « Il devait beaucoup d'argent, mais il ne payait jamais rien ; ceux dont je te parle étaient à l'école. Je payais à celui-ci le prix de sa paille, à celui-là celui de son tonneau. » Quel patois peut-on obtenir, en faisant traduire de telles phrases par des « personnes instruites », qui n'habitaient pas la localité de leur patois et qui, de surplus, ignoraient toute espèce de notation phonétique ? On avoue in fine que la critique d'Antonin Duraffour était « plutôt négative ». Qui lui donnerait tort ?

2.3.7.2.1. Clair Tisseur n'a pas signé de son nom le *Dictionnaire étymologique*, mais bien de son pseudonyme Nizier du (et non : de) Puitspelu.

Les atlas linguistiques de la France par provinces ne sont pas des dictionnaires, mais leurs index français-patois pourront en tenir lieu. Ils sont donc cités. D'abord ceux qui ont déjà paru, ou commencé de paraître: ceux de la Gascogne, du Lyonnais, du Massif central, de la Champagne, des Pyrénées orientales, aux numéros 3.3.1.16, 2.3.7.1.3, 3.2.7.3.5, 2.2.17.1.2, 3.2.4.4.16. Parmi les atlas en préparation, sont cités ceux du Centre, de la Bretagne-Maine-Anjou, de la Bourgogne, de la Franche-Comté, du Francoprovençal central, aux numéros 2.2.14.1.10, 2.2.5.1.3, 2.2.19.1.9, 2.3.4.1.3. Pour que la liste soit complète il faudrait ajouter ceux de la Picardie, de la Normandie, de l'Ile-de-France, de la Lorraine, du Poitou-Aunis-Saintonge, du Limousin-Basse-Auvergne, de la Provence, et les deux atlas du Languedoc oriental et occidental.

Ces quelques remarques faites en feuilletant ce beau livre n'ont pas entamé profondément ma satisfaction, ni ma reconnaissance envers ses auteurs. Ils nous promettent, p. 12, d'autres bibliographies consacrées aux études phonétiques, morphologiques, syntaxiques et phraséologiques, aux français régionaux, à la littérature patoise. Elles seront les très bienvenues.

P. GARDETTE.

Os estudos de linguistica românica na Europa e na América desde 1939 a 1960, organizado por Manuel de Paiva Boléo, Coimbra, Casa do Castelo, 1969, 461.

Toute bibliographie est la bienvenue, et nous sommes reconnaissants à ceux qui nous la procurent. Celle-ci est la deuxième qui paraît comme supplément de la Revista portuguesa de Filologia. Elle comporte essentiellement trois parties. D'abord, sous la plume de A. Jorge Dias l'ébauche (« bosquejo ») d'une histoire de l'ethnographie portugaise (p. 1 à 64) et une chronique des principaux travaux d'ethnographie portugaise métropolitaine de 1939 à 1951 (p. 65 à 136). Ensuite, de Ion Popinceanu et Teodor Onciulescu, Les études de linguistique

roumaine de 1939 à 1950 ; travail un peu dépassé, tant d'événements se sont produits depuis 1950 ! Enfin, de Maria José de Moura Santos, Os estudos de linguística românica em Portugal de 1945 a 1960 ; nous en avons déjà parlé en son temps, voir RLiR, t. 30, p. 209.

P. G.

Mélanges de Philologie offerts à Alf Lombard (Études romanes de Lund, XVIII). Gleerup, Lund, 1969, 252 pages.

C'est un juste hommage rendu au maître de Lund par ses collègues et par ses disciples à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire. Il se compose de vingt-quatre articles, que je présente brièvement.

Paul Aebischer, Sur le vers 1776 du Roland d'Oxford, p. 17-21. Dans ce vers (Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz) dedenz pose un problème aux traducteurs; les arrangeurs des versions rimées ont remplacé dedenz par as chans. M. A. propose espan qui est l'épithète habituelle des Sarrazins. — Andrei AVRAM, Les diphtongues roumaines ju et iu : quelques données expérimentales, p. 22-28. Il y a hésitation, à l'audition, sur le caractère ascendant ou descendant de cette diphtongue; lorsqu'elle est évidemment ascendante il est difficile d'établir si l'élément faible est une voyelle ou une semi-voyelle. Les expériences entreprises par M. A. l'ont amené à conclure que la distinction entre les deux diphtongues est faible. — Werner Bahner, Der systematische Ausbau von Wortsippen als Mittel zur Bereicherung der rumänischen Nationalsprache im 19. Jahrhundert, p. 29-38. — Régis Boyer, Maurice Fombeure, ou l'ivresse des mots, p. 39-53. Noter p. 42 une liste de mots empruntés par Fombeure aux dialectes de sa province (Berry, Poitou, Aunis): aliser, aiguail, arentelle, arriau... — Gh. Bul-GĂR, La synonymie lexicale et l'histoire de la langue roumaine, p. 54-59. Les emprunts faits au slave ont amené des synonymes dans la langue roumaine. M. B. pense, d'ailleurs, qu' «il faut admettre l'existence des synonymes, malgré le scepticisme des linguistes » (p. 55). Mais les exemples qu'il donne (accomplirachever-exécuter, ballot-paquet, capacité-contenance) ne m'ont pas convaincu. — Marcel Cohen, Sur la reprise en français, p. 60-65. On observe en français moderne une tendance à la répétition des termes : « Alain et Jacques étaient copains en Angleterre, copains dans une rivalité allègre, rivalité devant les filles... » (Armand Lanoux). — Maurice Delbouille, Tout ou toute aux vers 1251 ss de Floire et Blanchefor?, p. 66-76. Il faut lire toute « redevance féodale ». — Florica Dimitrescu, Quelques aspects de la pseudopréfixation dans la langue roumaine actuelle, p. 77-82. Les mots composés à l'aide des pseudopréfixes (aero-, auto-, bio-, mini-, maxi-...) sont en nombre croissant dans le roumain. Dans le français aussi. — I. Fischer et Laura Vassiliu, Un phénomène de l'histoire du roumain littéraire du XIXe siècle : la réduction de l'emploi de l'infinitit, p. 83-86. — G. GOUGENHEIM, Syntaxe et sémantique, p. 87-90. Quelques faits de syntaxe française liés à des conditions sémantiques : la distinction des personnes et des choses dans l'emploi des pronoms (« Qui est tombé ? », « Qu'estce qui est tombé? »; l'article substitut du possessif quand il s'agit du corps, des vêtements... (« il se lave les dents », « il l'a pris par le col »)... — G. ISTRATE, L'École transylvaine et son rôle dans le développement de la langue roumaine littéraire, p. 91-100. — Félix Lecoy, Pain bourgeois. Pain faitiz. Pain de retrait, p. 101-107. Ces trois mots, trouvés dans le Journal d'un bourgeois de Paris au xve s., indiquent trois qualités de pain. Il semble qu'il s'agisse de trois qualités relativement fines, même pour le pain faitiz, qui dans ce texte est a toute sa fleur. — Ivar Lindquist, Über das Wort Distel (engl. thistle) und änhliches mit der Bedeutung 'spitzig', p. 108-110. — E. Lozovan, Voyageurs nordiques dans les pays roumains, p. 111-123. — D. Macrea, Un grand romaniste roumain: Sextil Puşcariu, p. 124-129. — Yakov Malkiel, Latin pedica, \*pensum, und pertica in Hispano-Romance, p. 130-150. — Alexandru Niculescu, Le déplacement régressif de l'accent dans la langue roumaine, p. 151-163. — M. REGULA, Wesen, Form und Anwendungsbereich der Apposition, p. 164-177. — Gerhard Rohlfs, Tra Sila e Aspromonte, Calabria dialettale, p. 178-190. Pour illustrer la bipartition de la Calabre entre une Calabre de vieille colonisation latine (la province de Cosenza) et une Calabre méridionale où une vieille grécité s'unit à une latinité plus récente (au sud de Catanzaro), M. R. a relevé les formes diverses que prennent vingt-cinq proverbes populaires dans neuf localités des deux Calabres. — A. Rosetti, Sur dr. doină, p. 191-195. Dr. doină « chant, poésie lyrique ou poème épique » a une origine obscure. L'existence d'un dana « interjection-refrain à la fin des chants de danse improvisés » en slovaque, celle d'un daina de sens peu clair dans des récits populaires slovaques impose pour dr. doină une étymologie slovaque. — Leif Sletsjøe, So malandro, Seu burro, Din idiot!, p. 196-215. — Gunnar Tilander, Moyen anglais gauntycule (écrit gountykule), p. 216-219. Ce mot, qui désigne une partie de l'équipement de l'oiseau de chasse, doit être dérivé de guant, forme moderne gant, les griffes de l'oiseau portant dans les traités de fauconnerie les noms de « doigts », « main ». — KNUD TOGEBY, Il le faut, p. 220-226. Lorsqu'un infinitif s'ajoute à il faut (« il lui faut travailler »), le sujet de l'infinif n'est pas le même que celui de falloir. Il semble alors que l'infinitif soit le sujet de il faut, qui est donc intransitif. Ainsi est résolu pour M. T. le problème de la transitivité ou de l'intransitivité de il faut. — Arne Zettersten, French loan-words in the Ancrene Riwle and their frequency, p. 227-250.

P. GARDETTE.

Pierre Bec, Manuel pratique de philologie romane, tome I. Collection Connaissance des langues. Paris, Picard, 1970, 558 pages + 11 cartes.

Après le Manuel pratique d'ancien français de G. Raynaud de Lage, après le Manuel pratique de latin médiéval de Dag Norberg, que j'ai présentés déjà (RLiR 28, 460-1; 32, 249), voici un troisième manuel, « pratique » lui aussi, et dont le titre précise qu'il s'agit de philologie. En effet la méthode suivie est différente de celle qu'a employée Édouard Bourciez dans ses Éléments de linguistique romane, à la suite des comparatistes qui l'ont précédé, et notamment de Meyer-Lübke dans sa Grammaire des langues romanes. Ces grands anciens suivaient l'ordre logique des faits phonétiques, morphologiques, syntaxiques, et n'usaient des langues étudiées qu'à titre d'exemples. Leur exposé était précis,

complet; on trouve dans leurs ouvrages l'état des questions au moment où ils ont été écrits. Mais ce sont là des livres de consultation plus que de lecture suivie, et qui s'adressent davantage aux linguistes confirmés qu'aux grands étudiants, épris des langues romanes. C'est pour ceux-ci, je gage (mais aussi pour leurs maîtres, perpétuels étudiants), que M. Bec a écrit son manuel. Sa méthode, qui est celle de la collection, consiste à prendre quelques textes, à les grouper dans un ordre qui respecte une gradation des difficultés, et à les éclairer d'abondants commentaires, qui révèlent peu à peu au lecteur les principaux traits de la phonétique et de la grammaire. C'est, renouvelée des anciens « Le latin par la joie », « Le grec sans pleurs », une méthode singulièrement attrayante, celle de tous les bons professeurs. J'ai, je l'avoue, goûté bien du plaisir à parcourir ce manuel.

Il comporte quatre parties, chacune présentant un seul texte, mais suffisamment long pour offrir tous les faits importants : l'italo-roman (Jacopone da Todi, laude 24, Como la vita de l'omo è penosa, p. 15-184), l'espagnol (Poema de mio Cid, v. 2383-2542, p. 185-310), le portugais (A Demanda do Santo Graal, I, 1-5, p. 311-393), l'occitan classique (Bernard de Ventadour, Quan vei la laudeta..., p. 395-462), le catalan (Joanot Martorell, Tivant lo Blanch, ch. 230, p. 463-508), enfin le gascon (Pey de Garros, Les Églogues, V, v. 28-88, p. 509-554). L'espagnol et le portugais sont groupés sous le titre « Ibéro-roman », l'occitan, le catalan et le gascon sous le titre « Occitano-roman ». Un second tome contiendra essentiellement « les deux langues extrêmes de la Romania », le français et le roumain. Et aussi deux index : l'index des formes, et un index rerum regroupant logiquement tous les faits commentés dans le livre. Grâce à ce second index on pourra avoir une vue assez complète des langues romanes dans leur développement historique et dans leurs diverses structures. Voilà un beau et bon livre, et qui nous manquait.

P. GARDETTE.

Philippe Ménard, Le rive et le sourive dans le roman courtois en France au Moyen Age (1150-1250). Un vol. in-8°, 802 p.; tome CV des Publications romanes et françaises, Genève, Droz, 1969.

Nous n'avons pas coutume de rendre compte dans cette revue des ouvrages concernant la littérature médiévale. Mais il faut faire exception pour cette importante thèse, parce que M. Ménard traite, presque tout au long de son livre, des mots qui évoquent ou provoquent le rire ou le sourire. Il le fait dès la première partie, intitulée « La matière », dans laquelle il passe en revue les êtres et les situations qui portent à rire ou à sourire : le monde non chevaleresque (les vilains), le monde de l'amour (les déduits, le sorplus, le dru et la drue, etc.), les mésaventures, les méprises et les mystifications, l'étrange et le merveilleux (le monde bestourné, le Beau Couard, etc.). Dans un chapitre préliminaire (« Le rire dans les chansons de geste du XIIe siècle), M. M. avait passé en revue la matière comique dans les plus anciennes chansons de geste, et son vocabulaire : gab et gaber, blastengier et laidengier, s'en sosrire, jeter un ris, rire durement ou douchement, rire dessous cape... Mais c'est surtout la seconde partie, intitulée « La manière », qui intéressera le lexicographe et le stylisticien. Ils trouveront dans

le ch. I<sup>er</sup> le vocabulaire de la gaieté, de l'envoiseüre courtoise, de l'ironie agressive et de la simple plaisanterie. Le ch. 2<sup>e</sup> présente « l'auteur dans son œuvre » et traite des épithètes plaisantes (nice, esbahi, musart, ...), des mots qui indiquent un sourire furtif de l'auteur (cuidier, en vain, por noient), un clin d'œil de connivence (oez, seigneur; oiez cum; ce vos creant; croire poez...), une mystification ou une devinaille. Les chapitres suivants sont presque entièrement consacrés au style: style pittoresque (onomastique plaisante, comparaisons, métaphores), rhétorique plaisante (hyperbole, métaphores précieuses...). Enfin les deux derniers chapitres, sous le titre de « bienséances du langage » et « tons et langages », traitent des mots crus ou grossiers et, à l'opposé, des apostrophes galantes, du langage de l'humour et de l'ironie. On voit par ces quelques indications, combien ce livre est riche, autant que les romans dont il traite sont riches de rires et de sourires.

P. GARDETTE.

Jakob Wüest, Die leis Willelme, Untersuchungen zum ältesten Gesetzbuch in französicher Sprache, vol. 79 des Romanica Helvetica, Berne, Francke, 1969, XI + 133 p.

Les Lois de Guillaume, attribuées au Conquérant, datent vraisemblablement du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Écrites en anglo-normand, elles ont été convenablement éditées d'abord par J. E. Matzke, puis par F. Libermann. Il restait à écrire une étude d'ensemble, et spécialement de la langue de ce texte. C'est ce qu'a voulu faire M. W. Les chapitres 3, 4 et 5 de son livre traitent de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. On remarquera particulièrement les pages consacrées à la syntaxe, trop souvent négligée dans les éditions d'anciens textes. Cette thèse a été préparée sous la direction de M. Hilty.

P. G.

Ulrich Mauch, Geschehen, 'an sich' und Vorgang ohne Urheberbezug im modernen Französisch, vol. 80 des Romanica Helvetica, Berne, Francke, 1969, 117 p.

Ce travail paraît inspiré par l'article que M. Hilty publia en 1959 dans le Français moderne: « Il » impersonnel. Retraçant l'histoire de ce pronom depuis le XII° siècle (S'il plot sur sun furment, dans le Bestiaire de Philipe de Thaun) jusqu'à la construction osée de Verlaine Il pleure dans mon cœur, il démontrait que cet il n'est pas « le grand neutre de la nature », renvoyant à quelque réalité irrationnelle et transcendantale, mais bien une forme vide sans signification. M. M. a étendu son champ de recherche à des constructions voisines dans lesquelles on aperçoit une sorte de sujet logique (il arrive des gens, il lui venait des regrets), à des constructions passives (il fut parlé de ton frère), à ça (ça s'est arrêté), on (elle rêva qu'on marchait près d'elle), ils... Toutes ces constructions ont ceci de commun de présenter l'action, l'événement sans référence à un sujet, à un auteur. Si l'on compare l'allemand au français, on a l'impression que le français répugne à l'indétermination de ces constructions, tandis que l'allemand les accepte volontiers : es wird abend, es klingelt, que le français

traduit par « la nuit tombe », « on sonne ». Peut-être la différence tient-elle à l'absence en français d'un pronom impersonnel, dont ga n'est qu'un mauvais substitut.

P. GARDETTE.

Roger Berger, Le nécrologe de la Confrérie des Jongleurs et des Bourgeois d'Arras (1194-1361). Mémoires de la Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais, tomes XI<sup>2</sup> et XIII<sup>2</sup>, Arras, 1963 et 1970. Vol. I, Texte et tables, 186 pages; vol. II, Introduction, 158 pages + dépliants.

Le nécrologe d'Arras est depuis longtemps connu des médiévistes, qui y ont retrouvé les noms de personnages cités dans les *Congés* de Bodel et de Fastoul, dans le *Jeu de la Feuillée* et les *Vers de la Mort*. Cependant il était demeuré inédit jusqu'à ce jour. Il est vrai que cette liste de noms est parfois bien difficile à interpréter, tant apparaissent étranges les habitudes des clercs de la confrérie.

C'est ainsi qu'ils rejettent volontiers le prénom après le surnom : Grumelier Robert li, Paris Jakeme de. Ils suppriment la préposition devant le nom d'origine : Kersoniere Warniers doit être « Warnier de la Cresonniere ». Ils forment sur les noms d'origine des ethniques tout à fait inattendus : Courcelois Nicoles doit être « Nicoles de Courcelles », le Castelois Tumas, « Tumas de Castel ». Ils désignent les femmes par le surnom du mari, mis au féminin : Belle fille feme Jehan est la femme de Bel fil Jehan. Ils latinisent : un clerc traduit par Blancedo, Dulcedo, Pinguedo les « Le Blanc », « Douche » ou « Douchet », « le Cras ». On imagine de quelle patience M. B. a dû s'armer pour décrypter tant de noms difficiles parmi les 11 300 du nécrologe.

Il nous présente son œuvre en deux volumes. Le premier contient le texte du nécrologe, en trois colonnes comme dans le manuscrit, et avec les mêmes tirets en éventail, les croix ou les majuscules qui soulignent l'importance de certains noms. Deux tables facilitent le repérage dans ce labyrinthe : une table alphabétique de tous les prénoms, noms de famille, et titres ; une table des noms de lieux. Le second volume, paru sept ans après le premier, s'intitule (comme il se doit) « Introduction » et contient l'histoire du manuscrit, celle de la confrérie, et deux importants chapitres consacrés l'un à l'onomastique, l'autre au « Bottin mondain » de la littérature arrageoise. L'intérêt du Nécrologe pour l'onomastique est évident. Sa date (1194-1361), le nombre des noms qu'il contient en font un trésor au même titre que les rôles de taille de Paris ou les bans de tréfonds de Metz, étudiés par K. Michaëlsson ou H. Jacobson. Aussi M. B. a-t-il étudié, tour à tour, les noms d'origine et les noms de baptême, réservant pour une autre publication l'étude des noms de profession et celle des sobriquets.

Les noms d'origine sont assez clairs par eux-mêmes. M. B. s'est contenté de grouper dans une table (tome I, p. 169-186) tous les noms de lieux qui se trouvent dans ces noms, et de pointer ces localités sur une carte muette, qui fait apparaître comme une constellation autour d'Arras: preuve supplémentaire que ces personnages étaient originaires de la région d'Arras. Il s'est arrêté plus longuement aux noms de baptême (p. 59-100). Il les a présentés dans leur suite alphabétique, en faisant suivre chacun d'eux de l'indication de leurs occurrences

pendant chacune des neuf périodes de quinze années depuis le début jusqu'à la fin du nécrologe: au total 458 noms (262 masculins, 196 féminins) en 9 090 occurrences, 5 224 pour les noms masculins, 3 866 pour les féminins. Il en tire les conclusions suivantes : les hypocoristiques sont relativement rares, désignant 700 personnes seulement sur 9 000, alors qu'à Metz ils servent à dénommer deux individus sur trois; le nombre des noms de baptême diminue après le milieu du XIIIe siècle, cette diminution résultant soit de la diminution du fonds germanique, soit de l'abandon des noms uniques; tandis que peu à peu disparaissent ou déclinent les Alent, Berte, Ermangart, Hue, Wautier ou Mahaut, d'autres tels que Jehan, Margerite, Maroie, renforcent une position déjà privilégiée, et Iehane connaît une vogue toute nouvelle; l'anthroponymie arrageoise est très semblable à celle d'Amiens, toutes deux ressemblent à celle de Paris; on voit se dessiner ainsi les contours d'une anthroponymie régionale et l'onomastique des pays de langue d'oïl s'opposer à celle du monde méditerranéen. Même si cette dernière conclusion peut paraître prématurée, nous devons remercier M. Berger de l'importante contribution qu'il vient d'apporter aux études d'anthroponymie française, trop souvent négligées.

P. GARDETTE.

Angelico Prati, Etimologie venete, a cura di Gianfranco Folena e Giambattista Pellegrini. Istituto per la Collaborazionz culturale, Venezia-Roma, 1968. Un vol. relié,  $24 \times 17$  cm, LIX + 211 pages.

Ce dictionnaire étymologique des parlers de la Vénétie, si luxueusement présenté grâce à la Fondation Giorgio Cini, est la dernière œuvre d'Angelico Prati. G. Folena, dans sa préface (VII-XI) en rappelle l'histoire : comment il avait suggéré à son vieil ami de réunir en un volume les étymologies vénitiennes dispersées dans diverses revues, l'acceptation enthousiaste de Prati, l'achèvement de l'ouvrage au cœur de l'été 1960, la mort de Prati peu de temps après. Il rappelle aussi l'homme que fut Angelico Prati, ainsi prénommé par son père, peintre, en souvenir de l'Angelico : homme d'un terroir, par sa naissance dans un village de Valsugana, dont il garda toute sa vie la nostalgie; autodidacte, malgré un passage, trop bref, à Fribourg, où il fut l'élève de Karl von Ettmayer; solitaire, un peu sauvage, malgré tant de chaudes amitiés parmi les Romanistes; surtout, passionné de recherches sur les noms de lieux et les patois de sa province, auxquelles il consacra toute sa vie. — Dans les pages qui suivent (XII-XLII), G. B. Pellegrini présente une bibliographie modèle des écrits de Prati : elle contient la liste des mots étudiés dans chacun des articles étymologiques, et un précieux index alphabétique de tous ces mots. — Vient alors le dictionnaire proprement dit qu'Angelico Prati avait intitulé modestement « Etimologie venete », trop conscient des lacunes qui subsistent toujours dans un ouvrage de ce genre. Les spécialistes diront, mieux que moi, l'intérêt scientifique de ce livre. J'ai voulu surtout saluer la mémoire de celui qui a été un collaborateur de notre Revue.

P. GARDETTE.

Klaus Dieter Schneider, *Die Mundart von Ramosch (Kt. Graubünden, Schweiz*), Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Grades eines Doktors der Philosophie der Philosophischen Fakultät der Freien Universität Berlin, Berlin, 1968, 246 pages.

En dépit de son titre — ou de son absence de sous-titre — le travail de M. K. D. Schneider appartient à un genre de monographie dialectale assez différent de celui qu'ont illustré par exemple en France Pierre Nauton (*Le patois de Saugues*) ou Gertrud Aub-Büscher (*Le parler rural de Ranrupt*). Ici point de présentation du lexique pour lui-même, pas d'étude morphologique, pas la moindre description phonétique synchronique <sup>1</sup>, à plus forte raison ni échantillon de « littérature orale » ni développements ethnographiques. Les considérations historiques et géographiques sont réduites au minimum.

Il s'agit d'une étude de pure phonétique historique, consistant à présenter « l'ensemble des changements phonétiques par lesquels une certaine « langue d'arrivée » ² s'est développée à partir d'une « langue de départ » ² connue ». Ramosch, une des dernières localités de la Basse-Engadine quand on descend le cours de l'Inn, a été choisi, d'une part parce qu'il figure dans l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale, de Jaberg et Jud (point 9) et que la présente thèse prend place dans une série de monographies de parlers de l'AIS élaborées sous la direction de feu le professeur Reichenkron, d'autre part à cause de la proximité immédiate de la commune de Sent, dont le patois, qui ne diffère de celui de Ramosch que par d'infimes particularités phonétiques (p. 214, § 9 et 10), fut l'objet de la première monographie consacrée à un parler rhétoroman, Le parler de Sent, de Gaspard Pult, Lausanne, 1897. D'où l'intérêt des remises en question de résultats vieux de 70 ans, à la lumière de tout ce qui a paru d'important entre-temps — AIS, REW, FEW, etc. —, y compris le CLG de F. de Saussure.

M. S. a donc pris pour matériel de base les données de l'AIS, fruit de l'enquête menée en 1919 par P. Scheuermeier, et ce qui est paru du  $Dicziunari\ Rumantsch\ Grischun\ (DRG)$ . Il a complété et contrôlé ce matériel imprimé par ses enquêtes personnelles auprès de deux citoyens de Ramosch. La transcription est celle de l'AIS, simplifiée et améliorée, notamment par l'emploi de  $\check{c}$  et  $\check{g}$  au lieu de  $\acute{c}$  et  $\check{g}$  pour les affriquées prépalatales.

L'étude phonétique est exhaustive et menée avec une extrême rigueur de méthode. Chaque changement est illustré par une riche série d'exemples qui permettent au profane de se faire déjà quelque idée du « vocabulaire de base » de l'engadinois. Pour les phénomènes les plus typiques du rhétoroman, en particulier pour la palatalisation de K et G devant A (§ 100), des comparaisons systématiques avec les parlers des trois groupes linguistiques des Grisons (sursilvain, grison central, engadinois-vallée de Münster) sont établies sous forme de tableaux. Chaque exemple est traduit, parfois glosé avec un grand scrupule de

<sup>1.</sup> Ainsi pages 26-27 l'auteur regrette de n'avoir pu dans sa transcription distinguer  $\alpha$  de  $\partial$ , sans rien nous dire de la nature de ces deux sons.

<sup>2.</sup> En français dans le texte.

précision sémantique (par exemple page 54 : SULCU > súalc 'Endfurche am Hangacker, wo Erde abgegraben und den Hang hinaufgeschafft wird ') et suivi de sa référence à l'AIS, au DRG, ou à l'un ou l'autre des témoins de 1967. L'auteur ne s'interdit pas à l'occasion la discussion étymologique (par exemple § 12 ráwš, 'aulne de montagne 'd'après l'AIS, 'sorte de rhododendron 'pour le témoin R., ne vient donc pas de drausa, mais représente le tyrolien Rausch) ou, en bon disciple de E. Coseriu, de suggestifs aperçus de sémantique diachronique structurale (§ 35, à propos de TEMPU et AURA, les avatars de l'opposition lexicale 'Zeit' et 'Wetter').

Un chapitre final, consacré à la situation et à l'originalité du parler de Ramosch à l'intérieur de la Romania, nous fait parcourir successivement les cercles concentriques de l'Alpenromanisch (ou rhétoroman), du Bündnerromanisch, de l'engadinois, du bas-engadinois, puis précise en détail la fragmentation phonétique de la Basse-Engadine avec ses appendices du Samnauntal et du Münstertal. Un index d'environ 1 500 étymons termine l'ouvrage. Pour les lecteurs non spécialistes du rhétoroman, et peut-être aussi pour les spécialistes eux-mêmes, une récapitulation en quelques pages du contenu si riche de cette solide étude, ainsi qu'une ou plusieurs cartes, n'auraient pas été inutiles.

Michel THOM.

M. Jean-Brunhes Delamarre, Géographie et ethnologie de l'attelage au joug en France du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Uherské Hradiste, 1969. 116 pages abondamment illustrées + notes relatives aux cartes, figures et planches.

Publié sous les auspices de la Société ethnologique de l'Académie tchécoslovaque des Sciences et du musée de Slovaquie moravienne, ce volume est le premier d'une publication d'ensemble sur « L'attelage des bœufs en Europe ».

Dans une introduction de six pages, l'auteur situe « historiquement » le joug et annonce le plan de son étude. L'ouvrage se compose de deux parties : la première est consacrée à l'étude des deux principaux types de jougs en France (les jougs de cornes et les jougs de garrot), leur répartition et leurs traits caractéristiques. M<sup>me</sup> Brunhes Delamarre nous apprend que le joug de garrot, dont l'usage est moins étendu, se trouve, ou du moins subsiste, dans les régions de la France méridionale. L'adjonction d'un collier au joug de garrot est devenue courante à partir du xixe ou du début du xxe siècle. Le joug de cornes peut être soit un joug de nuque, soit un joug de front ; il offre un intérêt certain pour l'étude sociologique comme élément décoratif par ses dessins, ses inscriptions. L'association joug de cornes-joug de garrot est possible. La deuxième partie est une étude régionale du joug et une esquisse de terminologie de ses différents éléments. Elle s'achève sur une petite étude des causes économiques et historiques de diverses réintroductions temporaires du bœuf de trait dans des régions où il avait disparu. L'étude de Mme Brunhes Delamarre s'achève sur une conclusion consacrée à la transformation et à la disparition du joug.

Excellent ouvrage d'initiation à un chapitre important des techniques agricoles, il est à regretter que ce livre ne soit pas diffusé en France. Son impression à l'étranger explique qu'on y trouve des fautes assez nombreuses : mots sautés, lettres interverties (accure pour accrue p. 10, misa pour mais p. 32...) ou sautées.

B. Horiot.

Noam Chomsky and Morris Halle, *The Sound Pattern of English*. Harper and Row, Publishers. New York, Evanston, and London, 1968. XIV + 470 pages.

Ce gros livre est l'œuvre de deux linguistes américains. Les auteurs n'ayant pas jugé bon de nous dire la part qui revient à chacun, nous ferons comme si le détail n'avait pas d'importance, et nous tiendrons cet ouvrage pour le dernier état de la pensée, au demeurant assez évolutive, de la nouvelle école linguistique américaine.

On s'est mis depuis peu à traduire Chomsky en français. Le Monde lui a consacré une double page (25 octobre 1969) et Le Nouvel Observateur (30 juin 1969) un article mi-figue, mi-raisin, mais très bien informé, de Georges Mounin. Partant, il n'y a pas à revenir sur le fait que Chomsky doit se lire dans son contexte américain, qui est celui de l'ère post-bloomfieldienne. Son maître Zellig S. Harris, réagissant déjà contre l'excès behavioriste, contre ce « mécanique plaqué sur du vivant », avait montré qu'il y a plus de rapports entre « Pierre bat Paul » et « Paul est battu par Pierre » qu'entre « Joseph travaille l'anglais » et « Joseph travaille le dimanche ». Autrement dit, qu'en dessous de la structure superficielle il y a une structure profonde, et qu'il faut recourir pour y voir clair, à la technique de la transformation. La machine à traduire était bloquée.

Chomsky est philosophe autant que linguiste. Il aime à passer de l'ontique à l'ontologique. A partir de l'idée de structure profonde il a pensé qu'on pouvait faire une *Grammaire Universelle*. Elle doit bien exister déjà quelque part si l'on peut traduire de l'une dans l'autre des langues dont les structures superficielles n'ont presque rien de commun! Dans ce livre pourtant nous restons près, relativement, de la surface, et c'est heureux car la lecture en est difficile. Une algèbre, fût-elle élégante comme celle de Chomsky-Halle, rique bien d'arrêter en cours de route ceux qui n'ont pas le goût, ou le sens, des formules. Qu'ils essaient tout de même de poursuivre; le jeu vaut la chandelle! Si malgré tout ils ne pouvaient, qu'ils se rassurent car les auteurs ont pensé aussi à eux:

« Nous avons essayé dans la première partie de présenter en langage ordinaire et les conclusions principales par nous atteintes, et les données qui supportent celles-ci. De la sorte le lecteur qui ne s'intéresse qu'au général pourra, s'il le désire, ne pas lire la suite. » (Préface.)

On s'attend bien, lisant ces lignes tout au début, à lire aussi entre les lignes du texte, sinon des traces d'humour, du moins des marques d'humilité, qui est la vertu du vrai savant. Ces marques, nous les verrons bientôt, mais on nous assure d'entrée de jeu que nous n'avons affaire qu'à un exposé provisoire — « interim report » !...

L'objet de ce « report » — on l'a deviné dès le titre — est uniquement phonologique. La façon dont il est traité prouverait au surplus, s'il en était besoin.

que Chomsky n'est pas un faiseur de systèmes en l'air. Sans être statistique à proprement parler — il n'y a pas de dénombrement — cette étude sur les sons de l'anglais, leurs combinaisons et leurs variations, repose sur de nombreux exemples, choisis sans doute, mais non sollicités. On part toujours de la prononciation spontanée d'un locuteur indigène, de celui qui a « compétence ». On a tôt fait de remarquer que pour celui-ci il y a des constantes, que si telegraph se prononce avec le temps fort sur la première syllabe et un secondaire sur la troisième, ces deux syllabes intervertissent leurs accents dans telegraphic et que, dans telegraphy, c'est la seconde, atone jusqu'à présent, qui devient la tonique. Les choses se passeront de même pour la série photograph... et l'on peut être sûr qu'aucun locuteur anglais n'éprouverait d'hésitation en face de celle-ci que nous forgeons pour les besoins de la cause : potophil, potophilic, et potophily. Dieu sait pourtant si l'accentuation anglaise est « capricieuse »!

Une bonne grammaire devrait ignorer tout caprice. Voyons à l'œuvre nos auteurs. Soit les couples :

torment	torrent
convict	verdict
export	effort
progress	tigress

Chacun de ces substantifs est accentué sur la première, mais alors que ceux de la première colonne conservent aussi le timbre de leur finale, ceux de la seconde n'ont plus en cette position qu'une voyelle « muette » du type schwa. Or il se trouve qu'aux noms de la première colonne correspondent des verbes tout pareils, mais avec l'accent sur la finale, alors qu'à ceux de la seconde rien de pareil ne correspond. Ne serait-ce pas que l'accent du verbe protège en quelque sorte la syllabe non tonique du substantif ? On voit le jeu, qui est passionnant, pour peu qu'on ait l'âme linguistique.

Mais tout cela, nous le disions plus haut, est proposé avec le minimum d'outrecuidance. On pourrait ajouter aussi : avec le minimum de fausse honte. Sans se cacher le moins du monde nos enquêteurs travaillent sur une variété américaine — la leur — d'anglais, qui est celle aussi de Kenyon-Knott, d'où les réserves un peu chagrines du « reviewer » anonyme qui écrivait dans le T.L.S.du 27 mars 1969. Ils avouent de bonne grâce que certains traits, compte tenu des « règles » par eux découvertes, « ne sont pas entièrement prévisibles », et même qu'il reste des exceptions inexpliquées. An interim report...

Il y a infiniment plus de choses dans ce livre que nous ne saurions dire dans ce papier. Un coup d'œil jeté sur la Table des Matières va nous le montrer :

- « Première Partie. Généralités. (1) le cadre, (2) une esquisse de la phonologie anglaise et de la théorie phonologique.
- « Deuxième Partie. La phonologie anglaise. (3) Le cycle transformationnel en phonologie anglaise, (4) phonologie au niveau du mot, (5) sommaire des règles.
- « Troisième Partie. Histoire. (6) l'évolution du système vocalique moderne de l'anglais.
  - « Quatrième Partie. Théorie phonologique. (7) le cadre phonétique, (8) prin-

cipes de phonologie, (9) Épilogue et Prologue. Le contenu intrinsèque des traits caractéristiques. »

L'ouvrage, comme on voit, n'a guère de conclusion, puisque le dernier chapitre est à la fois un « épilogue » et un « prologue ». Nous avons donc affaire simplement à une de ces « publications » que les chercheurs américains sont tenus moralement, et quelquefois physiquement, de faire à intervalle rapproché. C'est souvent irritant pour l'amateur de thèses à dénouement bien cuit. Mais cette pratique a son côté séduisant quand l'auteur est aussi un savant consciencieux. Nous avouerons, quant à nous, que c'est ce côté qui nous frappe dans un livre où on peut lire :

- « la théorie phonologique que nous proposons exigera sans aucun doute une révision substantielle au cours des recherches ultérieures...
- « Nous ne voyons pas pourquoi nous renoncerions à des règles d'une grande généralité sous le prétexte qu'elles ne sont pas plus générales encore. »

Un débat est ouvert, et Chomsky-Halle est persuadé que

« seule une formulation explicite et précise peut amener à découvrir ses graves insuffisances, et permettre d'y apporter les rectifications indispensables. »

La parole est maintenant à qui voudra la prendre!

Marius Perrin.

Romanische Paralleltexte, éd. par Kurt Baldinger. Niemeyer, Tübingen. Vol. 1: Klaus Heger, Die Bibel in der Romania, Matthäus 6, 5-13; vol. 2: Curt. J. Wittlin: Titus Livius, Ab urbe condita I, 1-9.

C'est avec beaucoup d'intérêt et de plaisir qu'on a appris la sortie de cette nouvelle série « Romanische Paralleltexte », dont le but est surtout pédagogique. Il est vrai qu'il n'existait pas encore une série de textes synoptiques facilitant la comparaison des structures linguistiques des langues romanes, tout en permettant d'entrer dans leurs univers culturels. Ceux d'entre nous qui font de tels exercices avec les étudiants, éprouvent de grandes difficultés à trouver toutes les traductions d'un original. La nouvelle série, donc, comble parfaitement cette lacune. Le premier volume, dédié à la Bible et plus précisément au « Notre Père » comporte à côté des textes en latin et grec 43 traductions dans toutes les langues romanes et même dans quelques créoles. Dans le deuxième volume sont présentées des traductions médiévales de Tite-Live, Histoire romaine.

Le programme prévu est très prometteur (aussi des textes non littéraires) et le prix fixé est très modeste.

Dieter Messner.

Nous avons encore reçu:

Sigrid Trost, Die Persönlichkeit im Umschwung der politischen Macht nach Balzacs Comédie Humaine, Berne, 1969, 348 pages.

Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, XXXIV, Auvo Kurvinen, *The Siege of Jerusalem in Prose*, Helsinki, 1969, 164 pages.

Hector Ciocchini, Los trabajos de Anfión, Cuadernos del Sur, Universidad nacional del Sur, sans date, 120 pages.

El sueño y su representacion en el barroco español, Estudios reunidos y presentados por Dinko CVITANOVIC, Cuadernos del Sur, Bahia Blanca, 1969, 188 pages.

Maurice Molho, *Linguistiques et langage*, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969, 17 × 11 cm, 159 pages.

Maurice Моlho, Sémantique et poétique, à propos des Solitudes de Gongora, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969, 17 × 11 cm, 85 pages.

G. de Humboldt, De l'origine des formes grammaticales, suivi de Lettre à M. Abel Rémusat, Éditions Ducros, Bordeaux, 1969,  $17 \times 11$  cm, 155 pages.

Peter Bürgisser, La double Illusion de l'Or et de l'Amour chez Villiers de l'Isle-Adam, Herbert Lang, Berne, 1969, 121 pages.

Gilbert Delley, L'Assomption de la Nature dans la Lyrique française de l'Age baroque, Herbert Lang, Berne, 1969, 430 pages.